

ystème de persécution; qui l'a obligé de s'éloigner.

En ce moment, il jouit de l'hospitalité hollandaise et a choisi Rotterdam pour sa résidence temporaire. Les populations sont édifiées de la piété de ce prince. "Le Comte de Chambord, dit une correspondance de Rotterdam, doit être un fervent catholique, car il entend la messe à toute occasion, dans toutes les églises possibles." Il reçoit peu, sort peu, et l'on respecte son isolement. On ne sait pas ce que c'est que d'aller hurler sous ses fenêtres comme une certaine classe de gens ont cru devoir le faire à Anvers.

Le luxe

Le luxe est encore une des causes les plus puissantes de la désertion des campagnes.

La terre ne produit que les choses de première nécessité et la matière première que transforme l'industrie et qu'échange le commerce. Presque tous les objets de luxe se fabriquent et se vendent dans les villes; d'où il résulte que plus le luxe augmente, plus le travail et l'argent abondent dans ces villes, et plus ce vernis d'aisance et d'élégance qui recouvre le citadin excite la convoitise du paysan ignorant qu'à la ville la toilette est un objet de première nécessité.

On dit à la campagne: Ce n'est pas l'habit qui fait le moine.

À la ville, au contraire, on peut dire: Tant vaut l'habit, tant vaut l'homme.

Dans cette cohue où l'on ne peut juger les hommes que sur les apparences extérieures, une mise trop négligée est un certificat de misère, et la pauvreté est, jusqu'à preuve contraire, un signe d'ineptie ou d'inconduite.—Tandis que l'honnête homme mal mis ne trouve aucun crédit, le chevalier d'industrie, élégamment vêtu, fait des dupes presque à volonté. Il existe dans les villes une foule de gens qui n'ont aucune ressource ni profession sérieuse, et qui cependant vivent gros et gras dans l'oisiveté, aux dépens des niais dont ils savent capter la confiance par des dehors brillants.

Les cultivateurs qui voient à la ville les rues encombrées tous les jours de gens dont la mise dépasse tout ce que l'on peut voir au village les jours de fêtes, et n'ayant à la main ou sur l'épaule aucun instrument de travail manuel, se figurent que les citadins sont toujours en fête.

Ils ne savent pas que si cette foule ne gagne pas son pain à la sueur de son front, elle est obligée de le gagner à la sueur de son esprit et de son cœur, dans les préoccupations et les angoisses morales mille fois plus pénibles que les fatigues du corps.

Il y a longtemps que l'on a franchi les bornes du luxe utile pour entrer dans le luxe abusif.

On ne se contente plus d'un logement spacieux, propre et bien aéré, avec une apparence modeste; on préfère des appartements plus brillants que commodes, et on les garnit de meubles élégants et d'une infinité d'objets coûteux et sans utilité.

Une nourriture saine et fortifiante ne suffit plus; il faut des mets recherchés, des primeurs d'autant moins bonnes qu'elles coûtent plus cher.

Il faut surtout des toilettes à profusion, principalement pour les femmes.

Il y a des toilettes différentes pour tous les instants de la journée, voire même pour la nuit: toilette du matin, toilette de déjeuner, toilette de dîner, toilette de visite, toilette de promenade, toilette de spectacle, toilette de bal, toilette de bains, toilette de voyage, toilette de campagne, toilette de deuil, toilette de demi-deuil, etc., etc.

Et comme la mode, cette création essentiellement féminine, est changeante et volage,—comme le suprême bon genre est d'être toujours à la dernière mode, il faut nécessairement réformer à chaque instant toutes ces toilettes, pour les remplacer par d'autres, selon le goût du jour ou plutôt du moment.

Avec le riche taffetas dont une fille de ville balait effrontément le trottoir et les ordures de la rue, on pourrait habiller coquettement des pieds à la tête une gentille petite paysanne.

Avec le prix d'une simple parure de courtisane, le laboureur achèterait un domaine qui ferait de lui le seigneur de son endroit, le ferait vivre dans l'aisance et le rendrait heureux lui et sa famille, autant que l'aisance peut rendre un homme heureux.

Lorsque la toilette est devenue, non point seulement un besoin, mais une nécessité de premier ordre, on lui sacrifie tout, absolument tout. Il n'est pas de vertu qui vaille un diamant.

Autrefois les grands seigneurs seuls osaient, dans leur insolente omnipotence, se payer le luxe de ce qu'ils appelaient leurs petites maisons.

Aujourd'hui, tout petit financier croirait qu'il manque quelque chose à sa célébrité, s'il ne remplissait pas la ville entière du bruit de ses folles prodigalités.

Comme tout ce qui est mauvais, le luxe passe promptement de la ville à la campagne où il se propage avec autant de rapidité que la mauvaise herbe dans les champs.

Je ne prétends pas considérer comme dépenses de luxe celles que le cultivateur fait pour améliorer son bien-être sous le rapport de l'habitation, des vêtements et de la nourriture. Le campagnard se loge plus sainement, s'habille plus proprement et se nourrit mieux qu'autrefois. C'est évidemment là un progrès de la bonne espèce. La salubrité et la propreté sont les premiers éléments d'une bonne hygiène. Il faut une nourriture fortifiante à l'ouvrier qui fatigue, sinon il perd bientôt ses forces et n'est plus en état d'accomplir son travail.

Le cultivateur ne se ruine qu'en se livrant à une infinité de petites dépenses sans utilité.

Il n'est pas rare de voir un cultivateur s'appauvrir dans la ferme où son père avait acquis une certaine aisance en travaillant beaucoup et en vivant simplement.

Le foin de ses prés retourne en engrais dans ses champs d'où il revient en grain dans sa grange; mais sa fortune dissipée là où elle fut amassée, n'a servi qu'à engraisser les restaurants des villes qui lui ont fourni de succulents repas, et les marchands qui ont vendu les toilettes coûteuses et peu confortables de sa femme et de ses enfants. Et lorsque le cultivateur n'a plus ni fortune ni crédit dans son village, il s'enfuit à la ville, espérant y retrouver l'argent qu'il y a jeté.

Cette pluie du luxe est devenue tellement béante, qu'une multitude de législateurs, moralistes et écrivains s'en sont préoccupés publiquement, les uns par amour pour le bien, d'autres par amour pour le bruit.

Les hommes commencent à apercevoir le précipice qui s'entr'ouvre sous leurs pieds; mais les femmes fortement retranchées derrière les excuses qui ne sont pas sans quelque valeur, les faits accomplis et les habitudes contractées, paraissent bien décidées à défendre leur position. Les deux armées sont en présence.

À tout prendre, je préfère le riche qui dépense largement et même qui prodigue un peu l'argent, à celui qui l'entasse toujours. Entre donner au marchand en échange de sa marchandise, et à l'ouvrier, en échange de son travail, l'argent